

Séance n°7 : Mettre en scène *Le Tartuffe*

Qu'avez-vous retenu de la séance 3 ?

Contexte historique / rappel

« Les trois premiers actes ont été représentés à Versailles pour le Roi, le 12^o jour du mois de mai 1664, La Comédie entière et achevée en cinq actes a été représentée au château du Raincy près Paris pour S.A.S. Monseigneur le Prince (de Condé) le 29 novembre 1664 et donnée depuis au public dans la salle du Palais-Royal le 5 août 1667, puis le 5 février 1669, par la Troupe du Roi. »

Annonce de librairie citée par Pierre-Aimé Touchard dans l'édition des œuvres complètes de Molière aux éditions du Seuil

→ Comment le contexte historique peut-il résonner avec notre actualité ?

→ Parmi les photographies de mises en scène suivante, laquelle vous semble aller en ce sens ?



1 Mise en scène de Louis Jouvet, 1950



3 Mise en scène de Jacques Lassalle, 1984



Le Tartuffe (IV, 5). Mise en scène d'Antoine Vitez, 1978.

2 Mise en scène d'Antoine Vitez, 1978



4 Mise en scène d'Ariane Mnouchkine, 1995

2008, La mise en scène de Stéphane Braunschweig

Que savez-vous déjà ?

La scénographie selon son concepteur



La scénographie représente la maison d'Orgon. L'atmosphère est à la fois moderne et monastique. Quelques éléments high-tech dans un espace qui évoque un couvent ou une prison. Dès le début, on doit sentir une atmosphère de frustration, et par conséquent de désirs secrets ou clandestins.

Le sol est un plancher trapézoïdal, en perspective selon les lignes de fuite des murs latéraux ; son aspect est « pauvre », comme un plancher qu'on pourrait trouver dans une église ou un couvent : planches de bois gris clair, aucun cirage.

Les murs, blancs, plâtreux, s'élèvent à 5 m, et tout l'espace est recouvert d'un plafond blanc. Dans la partie haute, une rangée de petites fenêtres avec des grilles permet à la lumière extérieure de rentrer dans la pièce. En revanche, personne ne peut regarder par les fenêtres, donc le monde extérieur est en quelque sorte condamné, tandis que le « ciel » pèse sur tous.

Dans la partie basse des murs, deux ouvertures dans les murs latéraux laissent deviner un couloir qui longe le mur du fond. Dans celui-ci, deux petites portes en bois comme des portes de cellule sont situées dans la partie Jardin, donnant accès aux chambres de Marianne et Damis. De l'autre côté, une porte identique ouvre sur la chambre de Dorine.

Dans le mur latéral Cour, une double porte donne accès à la chambre de Tartuffe. Dans le mur latéral Jardin, une porte à un seul battant et qu'on devine blindée donne sur l'extérieur.

Sur la partie Cour du mur du fond, accroché comme un tableau, un écran plasma. Seul meuble au début de l'acte 1, un fauteuil en cuir très confortable et pouvant tourner sur lui-même est placé en face du téléviseur (donc de dos pour nous). À l'acte 3, le fauteuil en cuir disparaît et laisse la place contre le mur de Cour à une table recouverte d'une nappe blanche surmontée d'une croix (une sorte d'autel) et à deux chaises d'église.

Avant la première rencontre de Tartuffe et Elmire, les murs se mettent à monter d'environ 2 mètres, de sorte qu'on a un peu l'impression d'être descendu à la cave ou dans une crypte. Les murs sont d'ailleurs plus sales et abîmés dans leur partie basse. Seul accès dans l'espace à présent, un petit escalier débouchant par une ouverture dans la paroi du fond, légèrement décalé à Cour. Toutes les autres portes et couloirs donnent maintenant sur le vide, et les fenêtres sont encore plus éloignées du sol.

Pendant la fameuse scène de la table, cauchemar d'Orgon, les murs s'élèvent encore de 2 mètres, l'espace devenant de plus en plus onirique : cette fois plus aucun accès vers l'extérieur, de sorte qu'au dernier acte toute la famille a l'air prise au piège entre ces 3 murs très sales et aveugles. On est comme au fond d'un puits, ou de l'enfer.

Stéphane Braunschweig, avril 2008

➔ D'après ce texte, que peut-on déduire de la place des figures féminines dans cet espace ?

Les figures féminines

➔ Par groupes, lisez un des textes proposés : que découvre-t-on de manière implicite ou explicite sur la place des figures féminines dans la mise en scène de Stéphane Braunschweig ?

Présentez votre réflexion à la classe.

Texte 1 : Note d'intention de Stéphane Braunschweig

Le Tartuffe est une pièce où on sent que tout est déjà traversé par un passé, un passif. On peut bien sûr prendre la pièce dans son abstraction, mais on peut aussi essayer de voyager dans ce qui traverse les personnages et ce pourquoi ils en sont arrivés là. C'est une pièce qui commence dans la crise. Est-ce que la crise de Madame Pernelle est démesurée par rapport à la situation ? En tout cas elle recouvre quelque chose de paradoxal : alors qu'elle dit que rien ne va plus, Orgon arrive en déclarant au contraire que tout va bien depuis que Tartuffe est là. La pièce est l'histoire de quelqu'un qui pense aller très bien sous l'emprise de Tartuffe, mais qui a en lui une faille que la pièce va ouvrir. La question est alors de savoir de quelle nature est cette faille, comment elle a été comblée avant, ce qui l'a causée, etc. Même si tous les personnages jouent un rôle déterminant, pour moi le personnage principal est Orgon ; je tourne autour de la maladie d'Orgon, des symptômes d'Orgon. Il faut arriver à se raconter ce qui s'est passé avant dans sa famille. Si on se raconte que sa première femme, celle qui plaisait à Mme Pernelle, était une sorte de bigote, qu'il ne devait pas avoir une relation très épanouie sexuellement avec elle, et que devenu veuf il a choisi en Elmire une jeune femme avec un côté joyeux, sensuel, et que là tout d'un coup il est sous une emprise sexuelle, on peut penser que c'est ça qui déclenche la crise. Sur la base d'une peur du sexe, d'une culpabilité qui lui est liée. Il faut bien que le discours de Tartuffe – qui dit tout le temps que le sexe est la chose la plus horrible du monde – trouve une prise chez Orgon.

(...)

Molière n'écrit qu'avec ce qu'il est, ce qu'il vit. C'est partout. Par exemple la question de la jalousie qui est un thème central chez lui, n'apparaît pas au premier abord dans *Le Tartuffe*. Mais quand on plonge dans la pièce on s'aperçoit que c'est là tout le temps... C'est comme une donnée de base de la relation d'Orgon à sa femme. Molière jouait Orgon avec la matière d'Alceste. Les personnages ne sont pas les mêmes, ils n'ont pas la même histoire socialement mais il y a un fond d'être commun. Il les jouait comiques, c'était une manière de mettre en jeu ses propres affects en les démontant et en les ridiculisant. Je pense que jouer avait pour lui une fonction thérapeutique. Le monde a évolué, les mœurs évoluent, la morale aussi, mais la peur de l'amour, la peur de ne pas être aimé, le désir de sauver l'autre, les situations d'emprise, ce sont comme des invariants de la condition humaine moderne. Et là, Molière, sous l'apparence de la légèreté et parfois de la convention, est d'une profondeur inouïe. En travaillant hier la scène de la dispute de Valère et Marianne, qui m'avait toujours paru la scène la plus conventionnelle de la pièce, il apparaît une réalité et une profondeur des sentiments amoureux tout à fait étonnante.

(...)

La religion est un levier dans ce dispositif. C'est d'abord un contexte, un contexte politique qui peut faire penser à ce qu'on vit aujourd'hui [en 2008 !] : les rapports du pouvoir et du discours religieux. On a eu pendant quelques années ce qu'on appelait le retour du religieux, et maintenant on a le retour des dévots. Le pouvoir se remet à prendre appui sur ça – c'est complètement nouveau ! Il y a des conséquences politiques, mais ce n'est pas Tartuffe qui peut nous permettre de les aborder. (...)

Nous nous étions dit une fois que Molière vivait dans un profond scepticisme, et que ce qui le protégeait du cynisme c'était une foi dans le théâtre – là j'emploie un mot religieux parce qu'il n'y en a pas d'autre. Croire que le théâtre permet de produire du sens ou de survivre à un monde sans dieu. Et peut produire aussi ce qui résiste aux certitudes. Je me sens proche de ça. La façon dont Molière tire sur tout ce qui croit, ça me convient, je me sens en famille. Pas tellement avec ses problématiques de jalousie mais avec les problématiques liées à la foi, au théâtre, au sens de ce qui se joue par le théâtre, à la mise en jeu de l'intime et à la question de l'amour comme une chose centrale – là, je me sens en famille.

Stéphane Braunschweig, février 2008

Extraits d'un entretien avec Anne-Françoise Benhamou

Texte 2 : article du magazine Télérama

Qu'est-ce donc qui a poussé Stéphane Braunschweig à clore sa brillante direction du Théâtre national de Strasbourg par le Tartuffe de Molière, cette très politique dénonciation de l'hypocrisie sociale, de la trahison familiale ? (...) Ça nous vaut - peut-être ? - un Tartuffe écorché. Et où ledit Tartuffe, prétendu fou de Dieu qui va entraîner toute une bourgeoise famille au naufrage, n'est plus le coeur de la pièce. Ici, c'est sa victime, Orgon, génialement campé par Claude Duparfait, qui dérange et fascine. Qu'est-ce donc qui a poussé Orgon à clore sa paisible existence dans les bras de ce dévot-là ? Quelle souffrance secrète hante ce père veuf de deux grands enfants, remarié sur le tard à la jeune et sensuelle Elmire, pour se livrer ainsi corps et biens à un prétendu mystique qui ne lui apprend que renoncement ? « Qui suit bien ses leçons goûte une paix profonde et comme du fumier regarde tout le monde... Il m'enseigne à n'avoir affection pour rien, de toutes amitiés il détache mon âme ; et je verrais mourir frère, enfants, mère et femme, que je m'en soucierais autant que de cela. » Terrible leçon. Distillée par l'acteur Duparfait, comme on ne l'avait jamais entendue : avec un calme désespéré et glaçant. Lunettes rectangulaires, fin col roulé beige, veste de lainage triste (la panoplie du catho tradi superbement caricaturée par Thibault Van Craenenbroeck) : cet Orgon d'aujourd'hui est un homme en panne de repères dans une société qui va trop vite pour lui. Alors que règne Louis XIV en souverain absolu, n'est-il pas l'ami d'un médiéval frondeur ? En cherchant ses vieilles balises religieuses, il plonge. A l'image de sa demeure. Première scène muette. Dans une salle blanche aux allures conventuelles, une famille s'abandonne. Sous l'oeil complice de la servante, le fils regarde un film porno à la télé (mais sur une chaîne cryptée...) ; la fille flirte avec son petit ami (mais à côté de son lit...) ; la belle-mère apparaît en peignoir. Le désordre règne. Et d'acte en acte, la maison d'Orgon de sombrer sur ses bases telle la maison Usher d'Edgar Poe, de se noyer dans les profondeurs de la terre. Ou plus simplement de l'être, noir, vaseux. Comme l'âme en déshérence du maître de céans. L'idée visuelle est poignante. Parfaite métaphore de la plongée dépressive. Et de cette mélancolie rampante qui hante tout le théâtre de Molière. Ici, le personnage de Tartuffe n'est que prétexte, catalyseur. D'ailleurs, on entend (encore une fois) comme jamais sa première grande scène : celle d'un amoureux transi d'Elmire, pas si antipathique, presque romantique... Il est loin le chrétien hypocrite, l'impie scandaleux, annonciateur du prochain Dom Juan, qui suscita l'interdiction de la pièce en 1667. C'est juste une histoire de vide intérieur infiniment, dangereusement instrumentalisable que conte ici Braunschweig avec une émotion, une sensibilité qu'on ne lui connaissait guère. Et son Orgon au bout de tous les voyages achève en beauté l'aventure de Strasbourg. Revenu de toutes les illusions, lavé de tous les faux-semblants, il est prêt, on l'espère, à tout recommencer.

Fabienne Pascaud
Télérama n° 3044, 12 mai 2008

Texte 3 : article du site transculture.net

(...)

La scène s'ouvre sur une grande pièce peinte d'une couleur blanc cassé qui donne côté jardin sur une porte d'entrée avec un judas qui s'ouvre avec une petite croix. Au fond des portes entr'ouvertes qui sont celles des chambres à coucher de Mariane et Damis. Côté cour on aperçoit un couloir, et une double porte en bois gris derrière laquelle loge Tartuffe ; contre le mur on a placé une table complètement recouverte d'un drap blanc. En plein milieu de la scène un fauteuil en cuir qui fait penser à celui qu'on peut voir dans les cabinets d'un psychiatre ou d'un psychanalyste. Au-dessus, tout autour une rangée de fenêtres grillagées qui évoque bien qu'il s'agit un espace clos qui prendra, quand Orgon posera solennellement sur la table une grande croix en fer forgé, une allure de salle conventuelle. Ce décor va se déplacer en hauteur, une première fois avec la scène de séduction où l'on voit descendre d'un escalier Elmire pour rencontrer Tartuffe et une seconde fois, à la fin de la pièce, où l'on retrouve tout le monde dans une espèce de cave aux murs écaillés qui illustrent fort bien la descente aux enfers d'Orgon. Les lumières de Marion Hewlett sont, comme toujours, dans la foulée de cette entreprise qu'on perçoit, pour peu qu'on y regarde de près, comme étant à la fois audacieuse et mûrement réfléchie. Les costumes de Thibault Van Craenenbroeck sont ceux de notre époque dans un milieu petit bourgeois. Au premier acte, Madame Pernelle, la mère d'Orgon, entre pour se livrer à sa tirade contre la décadence des mœurs, elle se plaint tout particulièrement que son fils Orgon se soit épris d'une jeune femme comme Elmire aux mœurs légères, elle espère que Tartuffe saura le ramener sur le droit chemin. Madame Pernelle, interprétée par Claire Wauthion, a fort belle allure, elle nous donne des indications intéressantes sur les valeurs chrétiennes qu'elle défend avec ardeur et conviction, sur les

espoirs qu'elle met en Tartuffe. Si Damis la provoque brièvement et violemment, seule Dorine ose vraiment lui tenir tête. D'emblée, il importe de souligner que Annie Mercier dans le rôle de Dorine, non seulement échappe aux stéréotypes de la petite servante roublarde et malicieuse, mais par sa stature imposante et ses habits flottants aux couleurs rouges et oranges, elle introduit une certaine gaieté, un certain humour dans ce triste monde tout en gris et blanc. Sa gouaille délicieusement parisienne, ses gestes impressionnent ses interlocuteurs et détendent à bon escient une ambiance qui frôle souvent la tragédie. (...)

Quand [Orgon] entre en scène portant sous son bras une belle croix noire en fer forgé pour la placer sur le bord de la table comme s'il s'agissait d'ériger un autel, sa façon de s'enquérir auprès de Dorine de l'état de santé de Tartuffe alors que c'est sa femme Elmire qui a été souffrante, est joliment décalée. On nous montre bien à quel point il est entiché de cet homme qu'il n'ose même pas aller voir dans la chambre. A la fin du premier acte, il reste planté devant sa porte esquissant des gestes d'adoration pendant que l'on entend de la musique sacrée. Comme pour situer cette pièce dans son contexte fondamentalement religieux qui est aussi celui de notre époque, Stéphane Braunschweig nous fait judicieusement entendre des cantates de Bach et le Salve Regina de Pergolèse. Dans l'acte suivant quand Damis (Sébastien Pouderoux) informe son père, qu'il avait surpris, le « saint homme » faire des déclarations d'amour et avoir eu quelques gestes douteux à l'égard de sa femme Elmire, Orgon enrage en se contorsionnant dans ce fauteuil où on le voit souvent s'installer pour nous livrer ses états d'âme. Tartuffe mis au parfum par les cris d'Orgon arrive. Contrairement aux usages où l'on présente Tartuffe comme un vieux et laid barbon, Clément Bresson se présente comme un beau jeune homme, non seulement il prend à son compte les accusations de Damis mais en rajoute encore une couche en assurant Orgon qu'il est le plus vil des hommes que la terre ait jamais portée. L'effet sur Orgon est immédiat, il déshérite et chasse son fils, alors que Elmire, reste à l'écart comme pour nous signifier qu'il vaut mieux qu'elle se taise. Après avoir chassé et déshérité son fils, Orgon appelle sa fille Mariane pour lui apprendre qu'il a choisi Tartuffe pour mari. Mariane (Julie Lesgages) qui a été fiancée à Valère (Thomas Condemine) exprime avec une touchante naïveté sa désespérance à Dorine. Sur ce Valère débarque avec son bouquet de fleurs pour déclarer son amour à Mariane qui feint de le rejeter. Eclate la rituelle scène de dispute à laquelle Dorine met fin avec beaucoup de ténacité et d'humour, et leur fait promettre de ne rien laisser voir à Orgon pour qu'elle puisse plus facilement arranger leurs affaires. Cette scène souvent jouée avec un entrain excessif est ici toute pleine de cette tendresse amoureuse qui circule entre ces personnages au point de nous réjouir et nous faire sourire après l'orage précédent. (...)

Dans la fameuse scène de séduction, Elmire (Pauline Lorillard) est réellement séduisante et on comprend bien que Tartuffe se laisse emporter par le désir de coucher avec elle. Comme Orgon met bien du temps pour sortir de dessous la table malgré les toussotements de sa femme, nous voyons bien de ce qu'il en est de la vertu de cet homme qui reconnaît en toute simplicité son penchant pour la belle Elmire et son profond mépris pour Orgon. Tartuffe mis à nu se ressaisit très vite pour faire valoir ses droits. Orgon désabusé est profondément atterré et les choses se présentent donc au pire. Mais, comme par miracle, il va être sauvé grâce à l'intervention de l'envoyé du Roi qui du haut d'un écran de télévision nous fait savoir que le roi, soucieux de faire régner la justice va punir lourdement l'escroquerie de Tartuffe et rendre à Orgon tous les biens que ce dernier, dans sa naïve inconscience, a cédés à cet homme dont le roi, grâce à sa perspicacité, a su débusquer la vilénie. La trappe du plancher s'ouvre et deux gardiens emmènent Tartuffe dans les profondeurs du cachot royal. Cette dernière scène, comme toute la pièce, est un joli clin d'œil à l'actualité où la religion a repris du poil de la bête, à notre époque où d'honnêtes gens se font détrousser par des démarcheurs en tous genres vantant les mérites de leurs assurances ou œuvres humanitaires. Le discours de l'envoyé du roi nous rappelle certains autres discours télévisés, d'un Président qui se dit attentif aux bonnes mœurs et fustige les scélérats. A tous moments, autant par les costumes que par le jeu de tous les acteurs, cette mise en scène nous laisse entrevoir, nous rend sensible à la fois au drame humain vécu par Molière et à la dimension universelle qu'on peut justement donner à cette pièce, pour peu qu'on réalise ce travail de réflexion mené par tous les partenaires de cette représentation qui fera date (...).

Francis Grislin – février 2008

<http://trans-culture.net> / le domaine du site n'existe plus aujourd'hui

Voir le spectacle en ligne :

<https://vimeo.com/400345102>

Analyse de captation

Le Tartuffe, mise en scène de Stéphane Braunschweig

De 1 min 05 à 5 min 26

Extrait de l'acte I, scène 1 - vers 1 à 85

Question : En quoi le personnage de Mme Pernelle est-il singulier voire isolé dans cet extrait ?

NB : le « prologue » doit être connu

Sujet de création

Vous mettez en scène l'acte III, scène 3 du *Tartuffe* en vous interrogeant sur la relation entre Elmire et Tartuffe.